

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

David BOUVIER, Danielle VAN MAL-MAEDER (éd.), *Tradition classique : dialogues avec l'Antiquité* (Études de Lettres, 285), Lausanne, 2010, 15.5 x 22.5, 294 p., br. CHF 26, ISBN 978-2-94033122-2.

Ce volume publie les travaux présentés lors d'un colloque organisé en 2006 à l'Université de Lausanne pour inaugurer le lancement de la discipline « Tradition classique » à la Faculté des Lettres. Cette démarche repose sur le constat que la tradition et la réception des Anciens constituent bel et bien une discipline dispersée dans le paysage des sciences humaines, et qui ne demande qu'à être officialisée. Peut-être conviendrait-il davantage de parler d'un « champ d'études », dans la mesure où l'enquête engage un dialogue interdisciplinaire qui dépasse les clivages académiques traditionnels. Les quinze articles ici réunis témoignent de la diversité des approches possibles et de l'intérêt de leur confrontation. Le recueil se contentant de dérouler les dossiers dans l'ordre approximativement chronologique des sujets abordés, on en dégagera quelques lignes de force, sans pouvoir restituer avec finesse l'argumentation de chaque étude. — La tradition antique est d'abord un fait de langue. R. Wachter procède à une forme d'archéologie étymologique pour rendre sensible la présence du grec et du latin dans les mots des langues romanes et, au-delà, dans la famille indo-européenne. Mais les mots peuvent avoir plusieurs sens : la traduction charge alors la tradition d'ambiguïté, comme le montre E. Barilier qui étudie les diverses interprétations suscitées par le mot *δεινόν* (« merveilleux » ou « terrible ») appliqué à l'homme dans un passage de l'*Antigone* de Sophocle. — Ici apparaît la dimension anthropologique de l'Antiquité, qui nous a légué nombre de figures emblématiques et de types humains susceptibles de servir de modèles herméneutiques et identitaires. P.-Y. Brandt analyse le phénomène de la conversion de Paul comme lieu d'un « conflit d'anthropologies » : la conception antique de l'inspiration divine pourrait être renouvelée par la psychologie de la créativité, théorie moderne qui restaure le rôle actif de l'individu. F. Gregorio et C. König-Pralong étudient comment la figure aristotélicienne du philosophe divin est reçue par deux théologiens du XIII^e siècle, Robert Grosseteste et Albert le Grand. A.-F. Jaccottet retrace les tribulations à travers les siècles de la mathématicienne Hypatie d'Alexandrie, assassinée par des moines chrétiens en 415 : elle fut tour à tour récupérée par l'anticléricalisme des Lumières, par le romantisme hellénisant, par le positivisme, par le féminisme du XX^e siècle. — C'est que la tradition classique n'est jamais neutre : l'Antiquité, revisitée à chaque époque en fonction des besoins de celle-ci, permet de construire des paradigmes idéologiques. D. Bouvier réfléchit aux enjeux de la guerre de Troie (mythe ou réalité historique ?) qui, des fouilles de Schliemann (1870) au film *Troy* de W. Petersen (2004), permet à l'Occident de se penser au regard de l'Orient – les résonances s'en ressentent jusque dans la guerre des U.S.A. contre l'Irak et dans l'actuelle question turque. G. Aragione montre que, dès l'Antiquité tant classique que chrétienne, la « tradition » du savoir, requalifiée en « plagiat », a servi d'argument polémique pour

disqualifier une autorité (ou un groupe) au profit d'une autre. Même la bande dessinée n'est pas qu'un album distrayant : A. Corbellari compare les séries *Alix* de Jacques Martin et *Astérix* de Goscinny et Uderzo pour mettre au jour leurs présupposés idéologiques. Alors que la *pax Romana* est essentiellement présentée comme un modèle de civilisation dans *Alix*, elle est contestée par les Gaulois teigneux de l'irréductible village breton : aux débuts de la V^e République, le souvenir de la résistance à l'envahisseur allemand joue encore à plein, non sans être relayé, toutefois, par la critique de l'impérialisme américain. — L'Antiquité se perpétue évidemment à travers une très riche tradition littéraire. La pratique scolaire de l'imitation-émulation a favorisé une intertextualité au long cours qui renouvelle la portée de l'antique. D. van Mal-Maeder déroule quelques-uns des jalons classiques de la représentation de la peste (de Thucydide à Endéléchius – IV^e s. –, en passant par Épicure, Lucrèce et Virgile) pour rappeler qu'Albert Camus avait encore en tête certains de ces auteurs lorsqu'il écrivit son roman *La Peste* (publié en 1947) ; des penseurs païens au rhéteur chrétien puis au philosophe de l'absurde, la vision de l'homme face au fléau et face au(x) dieu(x) a bien sûr changé. M. Praloran suggère que, dans la poésie renaissante italienne (*Canzoniere* de Pétrarque, poèmes chevaleresques), l'expression du *pathos* et de l'affectivité revisite de manière innovante les codes de la rhétorique antique. La mise en tension d'un double héritage antique confère à certaines œuvres une intensité particulière. Ainsi, selon N. Forsyth, Milton conçoit son *Paradise Lost* comme une épopée chrétienne sous-tendue par des modèles classiques (Homère, Virgile, Ovide), lesquels ne fournissent cependant pas de réponse à la question du Mal incarnée par Satan ; mais la rébellion de ce dernier contre le Divin monarque est aussi positivement redevable aux principes républicains développés de Platon à Machiavel. Le prisme républicain redéfinit également l'héroïsme tragique de *Samson Agonistes*. A. Paschoud montre que ce sont aussi les figures du Mal qui, dans *Athalie*, manifestent le conflit entre le judéo-christianisme et le paganisme antique ; les sources de Racine sont la Bible, les *Antiquités judaïques* de Flavius Josèphe, ainsi qu'Eschyle et Euripide. — Le théâtre soulève la question de la représentation : quelle Antiquité montrer, et comment ? P. Voelke étudie les différents choix de mises en scène des tragédies antiques à partir de l'*Antigone* de Sophocle montée à l'Odéon en 1844 : les partis adoptés oscillent entre altérité et actualisation, tentatives de reconstitution du drame antique et lectures politiques en résonance avec un événement historique (guerre d'Algérie, dictature des colonels en Grèce). Le cas particulier d'A. Vitez, qui a travaillé à trois reprises sur *Électre* (1966, 1971, 1986), démontre la vitalité d'un texte qui s'enrichit à chaque fois de significations nouvelles. Dans le domaine des arts figurés et de l'architecture, C. Michel estime que l'esthétique antique fait l'objet dans les années 1750 d'un changement de paradigme dû à une modification du regard : on passe du beau au sublime. — On le voit, dans tous les domaines de la pensée l'Antiquité apparaît comme une référence incontournable et protéiforme, facteur d'identité culturelle. Son pouvoir de signification fluctue dans le temps et dans l'espace avec l'horizon d'attente de ses héritiers. La réception de l'Antiquité se nourrit de la tension entre fidélité et invention, révérence et contestation – à l'instar de la carrière du philologue genevois Rodolphe Töpffer, retracée par D. Maggetti. L'Antiquité constitue tout à la fois un réservoir de questions (ce passé reste bien mystérieux) et de réponses (il éclaire notre présent). – Florence BOUCHET.

Maurizio BETTINI, Giulio GUIDORIZZI, *Le mythe d'Œdipe*, Paris, Belin, 2010, 15 x 21.5, 276 p., br. EUR 15, ISBN 978-2-7011-4995-0.

En première partie, l'histoire d'Œdipe est racontée par un nommé Kles Sophos à un cinéaste contemporain ... une manière d'actualiser le sujet. En seconde partie, *Le mythe d'Œdipe*, prologue et huit chapitres, est présenté avec le XX^e siècle comme toile de fond et les auteurs de l'Antiquité qui en ont parlé ou l'ont suggéré (Hésiode, Homère, Eschyle ...). « La véritable faute du héros, du moins pour les tragiques grecs,